

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 43,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

ANNONCES . . . . . 25 cent. la ligne  
RÉCLAMES . . . . . 50 id.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue L.-J. Bousson, 2, et chez M. St-Hilaire,  
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière, 11.  
À Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

## ABONNEMENTS :

UN AN . . . . . 12 francs.  
SIX MOIS . . . . . 6 ..  
TROIS MOIS . . . . . 3 ..

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.  
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 23 Août 1863.

La route de Monaco à la Turbie se compose d'une suite de lignes formant entr'elles des angles alternativement saillants et rentrants. Sa longueur est d'environ deux kilomètres. C'est une série de zigzags dont la régularité se trouve subordonnée au plus ou moins de raideur de la pente de la montagne. Ils commencent au bas de la croupe grise qui s'élève au dessus de la Condamine, et s'étend en serpentant jusqu'au sommet de la roche sur laquelle est assis le village de la Turbie. Ce village a une origine qui remonte au premier temps de l'empire Romain. Il doit son nom à un gigantesque trophée, élevé par les soins d'Auguste afin de perpétuer le souvenir de la victoire remportée par ses lieutenants sur les belliqueux montagnards de l'Helvétie et de l'Istrie jusqu'à la Ligurie.

Trop maltraité, dit un historien, par les injures de la barbarie pour conserver le droit d'intéresser les beaux-arts, ce monument n'est pas moins intéressant pour la pensée. Il n'est personne qui, sur ces pierres croulantes, avec l'infini de la mer devant soi, les horizons de la France d'un côté, et de l'autre ceux de l'Italie, ne prenne quelque plaisir à se recueillir et à réfléchir sur les vicissitudes du passé, qui en présagent tant d'autres.

Ce monument a subi de telles métamorphoses, non seulement par la dégradation et les démolitions du temps, qu'il est difficile de s'en faire une idée précise d'après son état actuel. Il consiste aujourd'hui en un immense massif qui a été vraisemblablement autrefois quadrangulaire, et que surmonte une tour tranchée en deux sur son axe et à peine en équilibre. Non seulement le mode de construction de la tour, mais les dentelures qui la couronnent semblent indiquer le moyen-âge. On sait en effet par le témoignage des chroniqueurs, que le monument fut changé en forteresse aux temps des Guelfes et des Gibelins. Ainsi sa grandeur

même, qui semblait devoir la garantir contre l'action du temps, est devenue la cause principale de sa ruine.

Le père Boyer raconte qu'en 1518 il découvrit dans l'enceinte de la forteresse la tête colossale d'Auguste, affreusement mutilée, mais suffisamment préservée par la résistance de sa masse pour lui avoir permis de prendre la mesure des traits essentiels. Du calcul qu'il établit, il résulte que la figure entière devait avoir vingt-deux pieds de hauteur. A la fin du dernier siècle on déterra dans les décombres une tête de Drusus d'un style remarquable. On la voit aujourd'hui au musée de Copenhague où elle fut déposée par le Prince de Danemarck, qui en avait fait l'acquisition sur les lieux mêmes.

Le village de la Turbie n'a rien de commun avec les sites charmants dont nous avons eu quelques fois l'occasion de parler. Si un poète gravissait la côte, qui le sépare de Monaco, pour aller chercher des inspirations dans son sein, il s'exposerait beaucoup à faire une course inutile. Il est probable que le regret et la déception se contondraient bien vite dans un sentiment commun au fond de son âme. Mais, que l'amateur des débris antiques, des colonnes éparses, des fûts tronqués et des chapiteaux à moitié dévorés par le temps et la barbarie, monte sur ce plateau célèbre! Alors la scène change. Ni regrets ni déceptions pour lui. Son esprit trouve à chaque pas des sujets de distraction et d'étude. La campagne ne revêt point à ses yeux cet aspect stérile et désolé dont l'esprit du poète a senti toute l'horreur. Il va et vient, fouillant du pied et de la main dans l'espoir de découvrir un trésor nouveau. Et rarement, il faut le dire, ses travaux restent sans récompenses, ses recherches sans résultat. A chaque pas il rencontre un objet auquel une haute antiquité attache la valeur d'une relique précieuse. Là, les siècles gisent à ses pieds dans une confusion sublime, attendant, au milieu du silence des morts, que l'heure de la résurrection les appelle

hors de leurs tombeaux. Aussi dès qu'il a parlé, ce grand prêtre de la science, tous ces vieux débris accourent-ils à sa voix reprendre la place, que leur assigna jadis la main qui leur donna le jour.

A. CHAMBRON.

A partir de la semaine prochaine, nous publierons tous les quinze jours, en variétés, un article bibliographique. Cet article sera ou le compte-rendu ou l'appréciation d'un des principaux ouvrages récemment publiés à Paris. En introduisant cette innovation dans le *Journal de Monaco*, notre but est de mettre nos lecteurs à même de suivre de loin le mouvement littéraire ou philosophique de notre époque. Dans un temps comme le nôtre, il n'est permis à personne de vivre dans l'isolement ou l'ignorance. Chacun, se devant tout entier à sa patrie, est nécessairement obligé de se tenir en mesure de payer à ses concitoyens le tribut qu'ils sont en droit d'attendre de son intelligence et de ses aptitudes.

Nous ne négligerons pas non plus la partie artistique. Dans le pays où nous vivons, tout le monde possède à un degré trop élevé le sentiment de la peinture en particulier pour que nous ne fassions pas tous nos efforts afin d'étudier, comme elle le mérite, cette partie si intéressante de l'art moderne.

L'article bibliographique, que nous donnerons dimanche prochain, sera une étude sur un ouvrage ayant pour titre: *Sismondi et sa correspondance*.

A. CHAMBRON.

## NOUVELLES LOCALES

Un *Te Deum* en l'honneur de la fête de S. M. l'Empereur des Français a été chanté, le 15 août, dans l'église paroissiale avec une grande solennité.

M. le vice-consul de France, tous les français résidant à Monaco, et toutes les autorités de la Principauté y assistaient. Une foule nombreuse occupait la nef et les bas côtés de l'église.

L'intéressant ouvrage de M. Métivier: *Monaco et ses Princes*, deux volumes in 8°, est en vente à Nice à la librairie Visconti, à Menton au Grand-Bazar et à Monaco chez Vatrican, place du Palais.

## LETTRE PARISIENNE.

EUGÈNE DELACROIX

Voici la plus grande perte que l'école française ait jamais faite: un pareil coup ne la frappera pas

d'ici longtemps. La mort l'a saisi à l'improviste, à l'apogée de son génie, quand on pouvait espérer encore bien de chefs-d'œuvre de son inépuisable fécondité. Son œuvre est immense, mais qui sait ce qu'il emporte avec lui.

Son premier tableau fut la *Barque du Dante*, un sombre poème où il montra aux entêtés de l'école de David comme on peut mettre de la vie dans une toile et de la pitié dans un torse, sans porter atteinte à la grandeur de la donnée et à la simplicité de l'effet. Delacroix avait trouvé son chemin; Géricault, son compagnon d'études et de génie, pouvait mourir tranquille, car ce premier pas promettait des merveilles pour la cause du romantisme et de la liberté. L'espérance a été dépassée.

Delacroix était le maître de tous : par les charmes de sa couleur, les superbes audaces de son dessin, la grandeur de ses conceptions, et aussi par l'incroyable souplesse de son génie. Tous les sujets, tous les genres lui étaient bons pour créer des chefs-d'œuvre. Rien ne rebutait son pinceau, et il apparaissait tout à coup victorieux dans des voies où, pour toucher à la perfection, mille artistes avaient absorbé tout leur talent et tous leurs jours. Cette étonnante variété que le génie seul sait trouver tout en laissant à son œuvre une physionomie unique et un caractère original, Delacroix la possédait au suprême degré. Ni Rubens, ni Titien, ni Rembrandt n'ont été plus loin à cet endroit. De là un immense intérêt, qui saisit dès l'abord et ne faiblit jamais devant son œuvre.

Tantôt, c'était sa commisération qu'il écoutait pour les malheureux de notre époque et de notre histoire. Alors il arrivait à une intensité de pathétique et à des profondeurs d'expression inconnues jusqu'à lui. La fougue sauvage des vainqueurs, la résignation douce des vieillards, les désespoirs des jeunes filles, les attitudes brisées des mères, les yeux hagards des petits enfants, il rendait tout avec une élévation de pensées, des emportements de main et un naturel de composition incomparables. C'était un torrent de vie, de désespoir et de pitié. Nous possédons deux de ces admirables toiles : les *Croisés de Constantinople* et les *Massacres de Scio*.

D'autres fois cette sensibilité intarissable prenait un caractère de mélancolie douce que son pinceau savait suivre avec une surprenante docilité. Toutes ses audaces, toutes ses indignations, toutes ses colères s'apaisaient comme par enchantement; un calme sublime se répandait sur son œuvre, et il nous transportait encore tout tremblants du bûcher de Sardanapale aux rives harmonieuses et tristes des fleuves de Babylone, ou bien encore, là-bas, sous le ciel gris de la Thrace, avec Ovide pleurant les splendeurs de Rome, les ombrages parfumés de Préneste et les collines de Tibur.

Fallait-il peindre quelque sujet paisible, quelque scène d'intérieur où la simplicité d'invention, l'arrangement habile, l'heureuse distribution de la lumière, la beauté des chairs et l'éclat du coloris devaient être les qualités principales, comme Delacroix cherchait en lui-même, et non dans de vains procédés d'école, les moyens de bien rendre ses idées et ses impressions, ici encore, le rendu s'harmonisait admirablement avec la donnée, et sous sa main naissaient des toiles toutes pleines de naïveté, de couleur locale et de gaieté reposée, comme les *Femmes turques* et la *Noce chez les Juifs*.

Les lions, les tigres, les chevaux arabes, tous ces fongueux habitants du désert, plaisaient à son génie, leur frère par l'indépendance et la fierté! Il aimait à nous les représenter sous tous leurs aspects :

au repos, à la chasse, au combat, avec leurs passions, leurs joies, leurs douleurs, leurs furies. Nul ne les avait mieux pénétrés, et nul aussi ne savait mieux les peindre. Comme ses batailles, qu'il traitait aussi avec passion, ses chasses au lion étaient de foudroyantes compositions où les gueules béantes, les corps broyés, les chevaux effrayés, les visages sanglants s'entassaient pêle-mêle dans un enchevêtrement horrible et sublime!

Comme toutes ces qualités de chaleur et de mouvement étaient doublées d'une grande âme, quand il fallut s'attaquer à la Bible et rendre de divins désespoirs. Elles prirent quelque chose de grandiose et d'ému qui fit de Delacroix le plus grand de nos peintres religieux. Son exquise pénétration lui fit comprendre que le temps était passé, de la croyance et de l'amour; qu'il fallait suppléer à ce sentiment, trop simple pour nous, par l'étude approfondie du cœur humain, l'ampleur de l'arrangement, le pathétique des expressions et des attitudes, la poésie du paysage, l'harmonie des tons avec l'esprit même du sujet. C'est là ce qu'il sut toujours réussir, mais surtout dans la *Pietà*, un de ses chefs-d'œuvre.

On peut étudier avec surprise, devant ce magnifique tableau, combien l'imagination de Delacroix était à la fois puissante et réglée. Il y a dans ces sept personnages, groupés avec une pondération et une unité parfaites, des nuances de douleur et des vérités de pose qui placent la *Pietà* à côté de la *Descente de la Croix* de Rubens et de l'*Ensevelissement* du Titien. Le Louvre verra bientôt, sans doute, cette inimitable composition, que l'ignorance est allée enfouir dans un recoin obscur de l'église Saint-Louis, au Marais.

Un autre don de ce grand génie, que la nature semblait combler pour nous rendre sa perte plus dure encore, était une intuition particulière des poètes et des écrivains. Goethe et Shakspeare ont eu la bonne fortune de voir illustrer leurs œuvres par un des leurs, et je doute que dans ce genre on ait seulement approché une pareille pénétration. Une trentaine de lithographies, toutes des chefs-d'œuvre, ont à ja nais fixé les types immortels de Faust et de Marguerite, d'Ophélie et d'Hamlet. Les pierres de l'*Hamlet* ont été brisées; il avait trop peu de succès!

Que dire maintenant des paysages splendides dont il savait encadrer ses sujets? Là, le grand peintre déployait une science de la lumière et de la perspective, une entente du coloris dont on avait perdu le souvenir depuis Titien et Veronèse. C'étaient tantôt les montagnes bleues de la Thessalie et les vallons riant de l'Hémus, tantôt les Champs-Élysées avec leurs bosquets d'orangers et leurs fontaines courant dans les herbes. Rien ne l'arrêtait: la nuit toute pleine d'étoiles, les falaises fuyant au loin, au bord de la mer, les gazons tapissant les roches de leurs noires verdure, Constantinople avec son ciel bleu et ses beaux nuages, le paysage désolé des massacres de Scio.

La peinture décorative où, faute d'inventive, les petits esprits se trouvent embarrassés, avait séduit son inépuisable fécondité. Le plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre; les peintures des bibliothèques du Luxembourg et du Corps législatif, ses fresques de Saint-Sulpice, resteront comme la plus éclatante manifestation de l'art contemporain.

Voilà trop rapidement ce qu'a été et ce qu'a fait ce grand homme. Personne autant que lui, à notre époque, n'a eu ce caractère libre et spontané qui marque toujours le génie; personne n'a été plus élevé, plus poétique et plus vrai cependant. La pitié,

la grandeur, la grâce simple et sans convention, souvent une fougue enlevante, d'autres fois un charme touchant, brillent surtout dans son œuvre. Sa couleur n'a pas d'égale parmi nos peintres, et si le dessin est l'obéissance de la ligne à la conception de l'artiste, jamais on ne dessina mieux.

Nous n'avons pu l'aimer que dans ses œuvres, mais beaucoup qui l'ont connu n'ont cessé de louer l'immensité de ses connaissances et la délicatesse de son esprit.

Pour Delacroix, la postérité commence aujourd'hui; elle lui sera douce. C'en est fait, sans doute, des jalousies bilieuses de certaine école et des injustices de clocher. Ne pas se taire devant sa gloire, serait folie, et les siècles futurs auront à son endroit assez de griefs contre nous. Ils viendront désormais s'incliner avec amour devant cette œuvre sacrée que nous avons l'honneur d'avoir vu éclore, et la douleur de voir sitôt finir. C'est entre Rubens et Veronèse que le grand homme a sa place marquée; parmi cette pléiade de génies que son pinceau a si glorieusement célébrés dans la belle coupole du Luxembourg.

En 1858 seulement, l'Institut voulut s'illustrer de sa présence. Sans doute, on n'avait pas osé s'élever plus tôt jusqu'à lui.

JULES BOISSÉ.

Paris, le 14 août 1863.

Deux mots à la hâte.

Les chaleurs du mois d'août 1863 sont les plus fortes que l'on ait éprouvées depuis un siècle. Le fait est d'une exactitude incontestable. On n'est pas accoutumé à Paris à cette atmosphère de feu; on en souffre un peu; mais il faut rendre cette justice aux habitants de la capitale qu'ils ne s'en laissent pas accabler. On a seulement changé quelque chose à sa manière de vivre. On a fait du jour la nuit, de la nuit le jour. On n'oubliera pas les nuits parisiennes de cette chaude année... quelle animation, quel mouvement! C'eût été de la perfection si l'Académie, avait voulu déroger aux traditions et aux usages, et nous donner une séance de nuit à la place d'une séance de jour. On se souviendra longtemps du voyage sur les quais, du passage du Pont des Arts, sous ce soleil tropical qui dardait sur nos têtes. Le plus grand nombre des immortels avait pris la prudente précaution de désertir pour des contrées moins brûlantes... mais le reste... mais nous, pauvres auditeurs enchaînés par le devoir sur les banquettes de notre section!

Une mention honorable devrait être accordée, aujourd'hui, à ceux qui s'étaient rendus au Palais Mazarin. Trente-cinq degrés de chaleur au dehors; quarante à l'intérieur, au moins, en dépit des stores abaissés de tous côtés et, pour comble de malheur, les ventilateurs ne fonctionnaient pas par suite d'un accident imprévu! O les immortels, les immortels!

On lit dans *la France* :

« Nos braves soldats sont les mêmes partout et toujours : ils mènent à leur suite la civilisation et la bienfaisance. Voici un nouveau fait à l'appui de cette vérité :

« A l'attaque de Puebla, comme une compagnie de voltigeurs se repliait sur un faubourg incendié, quelques hommes entrèrent pour s'embusquer dans une maison que le feu n'avait pas encore détruite, et d'une chambre remplie de fumée, ils entendirent les cris déchirants d'un petit enfant.

» S'élançant vers cette chambre, prendre l'enfant et lui donner tous les secours, qui étaient en leur

pouvoir, fut l'affaire d'un instant pour ces hommes courageux; mais quand la pauvre créature eut ouvert les yeux, ses sauveurs furent fort embarrassés d'elle, car la fusillade les appelait plus loin.

» Nous ne pouvons pas pourtant laisser ce mioche rôti ici comme un poulet, dit un caporal en prenant l'initiative de la chose; eh bien! je vais l'attacher sur mon sac et l'emporter avec moi; si je tombe, vous le prendrez et vous en aurez soin.

» Ainsi dit, ainsi fait; et le petit garçon, qui paraissait âgé de quinze à dix-huit mois, fut solidement attaché sur le dos du brave caporal, qui aussitôt s'élança au pas de course reprendre sa place dans les rangs, chargé de son précieux fardeau.

» La Providence le protégea; il rentra sain et sauf au camp, le soir, et la première chose qu'il fit fut de donner à manger au bébé, qui n'avait pas reçu non plus la moindre égratignure, et qui, d'abord effrayé, peu à peu s'était habitué au tapage et avait fini par s'endormir du vrai sommeil de l'innocence sur le sac où il était couché.

» L'enfant mangea avec appétit, et il était curieux de voir ces grosses moustaches noircies de poudre, le baiser avec délicatesse pour ne pas lui faire peur, puis le coucher avec le même soin qu'eût pu prendre une nourrice.

» Le lendemain, on fit quelques démarches pour trouver ses parents, mais les démarches ayant été vaines, avec la permission du colonel, la compagnie a adopté l'enfant et lui servira de mère jusqu'à ce qu'il puisse être remis à sa famille. »

## COURRIER DE PARIS

Paris 15 Août 1863.

Quinze août! C'est notre grand jour de fête. Les maisons sont fermées; à demain les affaires sérieuses! Les rues sont pavoisées: drapeaux, banderolles, oriflammes, et, sur tous les points de la ville immense, une véritable fourmilière, avec un bruit et une agitation à vous donner le vertige.

Du pain et du plaisir, voilà notre journée; pour cette fête. Paris redit le mot de Rome: *Panem et circenses*.

A sept heures du matin, je sors pour passer la ville en revue. Les queues sont déjà imposantes à la porte des spectacles gratuits. Vingt-cinq mille spectateurs attendent six heures, sous un soleil de plomb, l'ouverture des salles. O magie de la scène!

Je remarque dans tous les quartiers un double courant. D'un côté, c'est le Parisien habillé à la légère, qui prend d'assaut toutes les voitures pour aller à la campagne; de l'autre, c'est la campagne qui envahit, par flots tumultueux, les rues et les places de la capitale.

Qu'ai-je dit? la campagne? Oui, mais en la faisant commencer aux extrémités de la France. Les trains de plaisir mettent les faubourgs de Paris à Strasbourg, Marseille, Nantes, Bordeaux.

Partout je retrouve les souvenirs du Mexique: drapeaux, chiffres, inscriptions, théâtres populaires, tout rappelle les gloires de notre dernière guerre. Puebla et Mexico font les rayonnements de la fête.

Les représentations gratuites sont un des plus vifs attraits pour la foule. Tout s'y passe convenablement. Vous n'entendriez plus les vieilles plaisanteries d'autrefois. Vous connaissez le mot d'une femme du peuple à l'Opéra: — On voit bien que nous n'avons pas payé. Ces feignants chantent tous à la fois pour se débarrasser de nous plus vite.

Aujourd'hui la musique a pénétré partout avec les orphéons et la méthode Chevé. Aussi la *Muette de Portici* a-t-elle eu un succès prodigieux. Cette musique, limpide et vibrante, a électrisé le peuple. Le beau chant,

Amour sacré de la patrie,  
Rends-moi la force et la fierté:  
A mon pays je dois la vie,  
Il me devra la liberté.

a été redemandé avec enthousiasme. Je crois qu'on le chanterait encore si l'on avait écouté les applaudissements frénétiques de la salle.

Ce soir, les illuminations sont vraiment féériques. Chaque année on peut constater sur ce point de nouveaux embellissements. Le gaz se prête si complaisamment à toutes les fantaisies de l'imagination. Le lampion, de classique mémoire, s'en va; cette année, je l'ai vu encore apparaître, ça et là, honteux et confus, au milieu de cette mer de lumière allumée par le gaz. Adieu, lampion; saluez-le, vous ne le reverrez plus.

Mais de tous les spectacles du soir, celui des Champs-Élysées était le plus éblouissant. Vous savez qu'on a fait de cette promenade enchanteresse un immense jardin anglais. Eh bien! représentez-vous ce jardin d'Armide complètement illuminé par le gaz et des myriades de lanternes vénitiennes. En vérité, le gaz nous permet de réaliser les spectacles impossibles des *Mille et une Nuits*.

Il est minuit; les lumières s'éteignent; l'écho de la fête s'éloigne peu à peu; rentrons pour apprendre les nouvelles et interroger l'horizon.

Que de problèmes! Que de questions! Comptons:

- Question de Pologne;
- Question d'Italie;
- Question allemande;
- Question américaine;
- Question du Mexique.

Ajoutez que les Mentors de la politique en voient surgir encore de nouvelles dans un prochain avenir. On considère l'alliance anglaise comme agonisante, en supposant qu'elle ait jamais été vivante. Le choc de Rome et de Carthage recommence à se montrer dans les éventualités de l'avenir.

## CONCERTS POPULAIRES A FLORENCE.

C'est dans la soirée du 26 mars dernier que le premier concert populaire de musique classique instrumentale a eu lieu au théâtre Pagliano. Le prix des places était de 20 centimes et de 50 centimes. Les exécutants, au nombre de soixante-dix, étaient dirigés par l'éminent professeur, M. T. Mabellini. La séance s'est ouverte par la symphonie en *ut* mineur de Beethoven. On conçoit l'impression que cette grande œuvre a dû produire sur des auditeurs dont les oreilles, vierges en quelque sorte, n'étaient accoutumées ni à de pareils effets, ni à de pareils développements. Toutefois, il était à craindre que l'auditoire n'éprouvât de la difficulté à pénétrer, de prime-abord, toute l'étendue d'un plan aussi vaste. Il n'en a rien été, et cette merveille orchestrale a été comprise dans toutes ses parties et applaudie avec enthousiasme. Il est à propos de dire aussi que l'on avait eu l'heureuse idée de distribuer à la porte du théâtre une analyse-programme de tous les morceaux qui devaient être exécutés, et que les auditeurs se trouvaient en quelque sorte initiés d'avance au génie des maîtres et à l'intelligence des merveilles qui allaient se dérouler devant eux. Ce programme avait été rédigé par M. A. Basevi.

Après la symphonie, un jeune violoniste, M. Guido Papini, élève du professeur F. Giorgetti, exécuta le beau concerto pour le violon, en *mi* mineur de Mendelssohn.

Les journaux de Florence font le plus grand éloge du jeu de M. G. Papini, qui aurait été plusieurs fois interrompu par les bravos de l'auditoire.

La première partie du concert s'est terminée par l'ouverture de *Guillaume Tell*, qui paraît avoir excité les plus vives acclamations et qu'on a redemandée.

La seconde partie s'ouvrit par le concerto pour piano, en *sol* mineur, de Mendelssohn, dont l'exécution fut confiée à la signora Elvira del Bianco. Les comptes rendus ont vanté la grâce, la précision et l'intelligence dont cette dame fit preuve dans l'exécution de cette composition et qui lui valurent les applaudissements les plus vifs et les mieux mérités. On n'avait peut-être pas encore vu, à Florence, le piano lutter contre l'orchestre, opposer sa

sonorité à celle des divers instruments et les défier même tous réunis. Il est vrai que l'instrument dont se servit Mme del Bianco sortait de la maison Érard, et qu'il avait été obligeamment prêté par le professeur M. Girolamo Pagliano.

La séance se termina par la *Symphonie-marche*, écrite par M. Meyerbeer pour l'exposition de Londres, en 1862. Cette œuvre, qui commence par une marche triomphale, à laquelle succède une seconde marche religieuse, et qui finit par une strette vigoureuse dans laquelle le compositeur a habilement intercalé le chant national anglais, *ruler Britannia*, fut néanmoins accueillie assez froidement, soit que l'exécution en ait été trop lâche et trop molle, soit que la durée de la séance eût excédé les bornes au delà desquelles un public italien a beaucoup de peine à prêter une attention soutenue à l'audition d'une musique sérieuse. Tel fut le premier concert populaire donné à Florence, et qui, en définitive, obtint un très grand succès.

On lit dans *l'Indépendance Belge*:

Une charmante artiste dramatique qui, il y a quelque chose comme vingt-quatre ans, faisait courir tout Paris au boulevard du Temple, et cela pendant plus de neuf mois de suite, dans la même pièce! une femme qui avait pour elle toutes les qualités qui semblent devoir assurer le succès au théâtre, la beauté, la grâce, la décence, la voix, la bonne humeur, la sensibilité et, par dessus tout, le charme! une femme qui a été applaudie même dans les drames de Victor Hugo, que durant ces dernières années la province a fêtée, soit qu'elle se montrât sous les traits d'une femme ou d'une mère, soit qu'elle se plût à chanter de sa voix, toujours fraîche, les chansonnettes aimables de Nadeau ou le chefs-d'œuvre, toujours jeunes, de la toujours jeune Loïsa Puget, cette femme déclare qu'elle renonce au théâtre et qu'elle entre au couvent!

Oui, au couvent!

Telle est la nouvelle étrange qui, l'autre jour, est venue tomber au sein du comité des artistes dramatiques! Vous voyez d'ici l'ahurissement du sénat ou du cénacle, comme vous voudrez l'appeler. Il me faudrait le pinceau de Gérôme pour vous donner une idée des différentes expressions qui se sont spontanément traduites sur les visages à la lecture d'une lettre à peu près conçue comme je vais vous dire (si je n'en donne pas le texte, je crois que j'en analyse exactement l'esprit);

« Messieurs et chers camarades, je renonce au théâtre et j'entre au couvent! Pour entrer au couvent, j'ai besoin d'une dot, je viens vous la demander. Je n'ai pas droit à la pension que vos statuts assurent à chacun des membres de notre association, car il y a vingt-sept ans seulement que je suis entrée dans la carrière dramatique; — j'ai débuté à seize ans; — aussi ce n'est pas une pension que je réclame, c'est un service! J'ai eu, ce me semble, ma part de déceptions et d'amertumes dans cette profession que le public considère comme une profession toute semée, — pour les femmes surtout, — d'adorations et d'adulations; j'ai payé, je le crois, ma dette de souffrances, de courage et de travail. Les forces me manquent. Je demande grâce! Après le bruit, la solitude, après l'éclat, l'obscurité; après la lutte, le repos!... après le monde, Dieu! Un saint asile s'ouvre pour moi. Mais pour y être admise, j'ai besoin d'une misérable rente, inférieure à celle qui m'appartiendrait, si j'avais l'énergie nécessaire pour combattre trois ans encore... Cette rente, me la refuserez-vous? »

A cette lettre était jointe une déclaration de la su-

périeure du couvent de\*\*\*, constatant que ce serait pour le couvent une grande joie si l'Association des artistes facilitait l'entrée de la maison, divinée à cette autre La Vallière.

Pourquoi ne pas l'appeler ainsi? Comme La Vallière, elle a aimé de toute son âme un grand roi, — le public!

Le comité, cela se devine, a été fort ému, et il est tout prêt à faire droit à la demande. Néanmoins, par toute sorte de raisons délicates qui se comprennent, sans que le courriérisme se permette de les développer, il n'a pas répondu immédiatement. Mais, soyez sûr que si la résolution de cette femme, digne de tant de sympathies, est une résolution bien arrêtée, la réponse se fera ce qu'elle doit être.

Le *Théâtre d'Alexandre Dumas*, qui comprend de si brillants succès dramatiques, n'avait pas encore été publié au complet dans un format de bibliothèque; les éditeurs Michel Lévy frères viennent d'en entreprendre une édition dont le tome I<sup>er</sup> est en vente. Nous n'avons pas besoin de dire l'intérêt qu'offre cette publication: on sait quel talent merveilleux, quelles puissantes facultés Alexandre Dumas a déployés dans ses œuvres dramatiques, et quelle influence cet esprit si bien doué a, pendant un quart de siècle, exercé sur la scène française.

M. Saint-Réné Taillandier a recueilli de très curieuses *Lettres inédites de Sismondi à la comtesse d'Albany*, qu'il vient de publier à la librairie de Michel Lévy frères. Cette correspondance, à laquelle sont jointes d'autres lettres également inédites de M. de Bonstetten, de M<sup>me</sup> de Staël et de M<sup>me</sup> de Souza, s'ouvre en 1807 et ne se termine qu'en 1823. On comprend à quel point les confidences intimes du grand écrivain libéral, sur les événements qui ont marqué cette période de dix-sept années, doivent intéresser l'histoire littéraire et l'histoire politique de notre temps.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 15 au 21 Août 1863.

NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 MARSEILLE. b. *Miséricorde*, c. Marcenaro, m. d.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 FINALE. b. *Conception*, c. Rocca, charbon  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 ID. b. *St-Joseph*, c. Delplane, m. d.  
 ID. b. *Assomption*, c. Rossi, id.  
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest.  
 BONE. b. *Union*, c. Lambert, charbon  
 CETTE. b. *Louis Désiré*, c. Fontana, vin  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, m. d.  
 ANTIBES. b. *Eugénie*, c. Daver, bois à brûler  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 ID. b. *Miséricorde*, c. Viale, m. d.

NICE. b. *St-Louis*, c. Giaume, m. d.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 Départs du 15 au 21 Août 1863.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 GÈNES. b. *Miséricorde*, c. Marcenaro, m. d.  
 ID. b. *Conception*, c. Rocca, m. d.  
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 VINTIMILLE. b. *Assomption*, c. Rossi, m. d.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 MENTON. b. *Union*, c. Lambert, charbon  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest  
 ANTIBES. b. *Eugénie*, c. Daver, id.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.  
 ID. b. *St-Louis*, c. Giaume, id.  
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

du 23 Août à 8 heures du soir, dans la Salle de Bal.  
 SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.

*Les Noces de Figaro* MOZART  
*Air de la Juive* HALÉVY  
*Le Châlet*, Ouverture ADAM  
*Saroyarde*, fantaisie pour hautbois et basson, exécutée par MM. Sianesi et Cremonesi, BOUSQUET  
*Cenerentola*, Ouverture ROSSINI  
*Die Viciner*, valse GUNG'L

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE DU 16 AU 22 AOUT 1863

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT de L'ATMOSPHÈRE	VENTS	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT de L'ATMOSPHÈRE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES				8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
16 Août.	28 5/10	29 »	30 5/10	beau.	nul.	20 août.	24 0	26 »	27 »	orage.	vents.
17 »	28 »	29 »	30 5/10	id.	id.	21 »	23 0	24 »	25 »	beau.	nul.
18 »	28 »	29 »	29 »	orage.	vents.	22 »	22 0	24 »	25 »	id.	id.
19 »	26 »	27 »	27 »	beau	nul.						

BAINS DE MER DE MONACO. — NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT SUR LE PORT  
 BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS  
 SERVICE HYDROTHERAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR: Le matin, sur la plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES. — PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir.

— Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures.

De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. { A Nice, bureau des Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.  
 { A Monaco, place du Palais.

LA PALMARIA

Bateau à Vapeur faisant le service régulier de Nice à Monaco. — Retour dans la même journée.

DÉPART DU PORT DE NICE, tous les jours à 11 heures du matin et à 6 heures 1/2 du soir.

— DE MONACO, à 5 heures et à 10 heures 1/2 du soir.

Le vendredi, la PALMARIA partira de MONACO pour NICE à midi et demi et à 10 h. 1/2 du soir.

Les départs de NICE pour MONACO auront lieu aux mêmes heures que les autres jours de la semaine.

PRIX DE LA TRAVERSE: Embarquement et débarquement compris 1 fr. 50 cent.

OMNIBUS

FAISANT LE SERVICE ENTRE

MONACO ET MENTON.

Bureau: { à Monaco, rue de Lorraine;  
 { à Menton, hôtel des Quatre Nations.

Départ de Monaco à 8 h. — Départ de Menton, à 11 h.